

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 17 juin 2006 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS et dont le thème était « Traduire le parler des bêtes ».

Après l'ouverture de la journée par Hélène Henry, présidente d'ATLAS, Marie-Claire Pasquier a proposé une conférence intitulée « ...Et pourtant, elles parlent ». Les participants se sont ensuite répartis dans les différents ateliers du matin : anglais 1 avec Antoine Cazé et anglais 2 avec Laurence Kiefé, grec ancien avec Myrto Gondicas et Marie Cosnay, écriture avec Cathy Ytak.

Elisabeth de Fontenay a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Le rameau d'or ou la langue des bêtes ». Puis les ateliers ont repris avec Claire de Oliveira pour l'allemand, Liliane Hasson pour l'espagnol, Alain Sarrabayrouse pour l'italien, Paul Lequesne pour le russe.

Heureux prolongement de la Journée de printemps : les deux conférences, celle du matin et celle de l'après-midi, seront publiées en miroir dans un même petit volume de la collection « Les Mille et une nuits ».

Antoine Cazé

Koalette ou Koala ?

Dans un livre dont le titre annonce qu'il est « pour enfants »¹, on ne s'étonnera guère de croiser des bêtes qui parlent. Seulement voilà, le premier roman de la jeune Australienne Chloe Hooper, choisi pour cet atelier de traduction anglaise, est un faux livre pour enfants et un vrai conte cruel pour adultes. Ici, les bêtes parlantes sont des animaux du bush tasmanien qui se sont rassemblés en une étrange équipe de détectives pour tenter de résoudre l'énigme d'un « vrai crime », l'assassinat de la jeune assistante (et maîtresse) du vétérinaire local. Toutes ces peluches délurées prennent la parole au cours de brefs chapitres, intitulés « Meurtre à Pointe du Cygne Noir », jouant en quelque sorte le rôle d'un chœur antique en contrepoint de l'action principale du roman. Celle-ci met en scène Kate Byrne, jeune maîtresse de l'école et du père d'un de ses petits élèves, Lucien, dont la mère est l'auteur d'un livre cherchant à élucider l'assassinat. Cet ouvrage à mi-chemin entre documentaire et fiction s'intitule lui aussi « Meurtre à Pointe du Cygne Noir » : il laisse entendre que c'est le vétérinaire qui a sauvagement poignardé sa maîtresse. De là à ce que Kate se croie à son tour désignée pour être la victime de son propre amant (ou bien de sa femme ?), il n'y a qu'un pas...

Qu'en Tasmanie les animaux soient les mieux placés pour parler de crime, l'histoire de cette île-prison le confirme : là-bas, l'homme en a exterminé assez d'espèces pour qu'ils portent à tout jamais en eux les traces sanglantes d'une violence déchaînée. Dans ce baigne où l'humain se distinguait difficilement de l'animal, le genre même du « vrai crime », nous assure la romancière, aurait dit-on trouvé ses origines dans le dépeçage :

1. Chloe Hooper. *A Child's Book of True Crime*, Londres, Jonathan Cape, 2002. Les citations de l'original renvoient à cette édition.

I'd read one of Australia's first contributions to the true-crime genre. It was the diary of the escaped convict turned bushranger Michael Howe. In 1818, Howe's knapsack was found containing a book he'd made from kangaroo skin. Inside, with the blood of the animals he'd slaughtered, he'd written down his dreams. [...] [I]t occurred to me you could do a fabulous recreation of Howe's diary for young readers. Children would love the kangaroo-fur cover and scarlet print. (Hooper p. 97)

En rejoignant l'enfance, l'animal questionne la part primitive de notre langage, l'inarticulé de notre expression, le non-dit de nos pulsions. C'est en cela que sa présence doit questionner le traducteur : traduire le parler des bêtes, c'est s'exposer aux souvenirs de nos lectures d'enfant, à la cruauté des contes et comptines qui nous ont autrefois bercés.

Les bêtes d'*Un Vrai crime pour livre d'enfant* sont à cet égard exemplaires, car elles offrent un mélange réussi de naïveté mutine et de perversité trop humaine ; elles paraissent issues du croisement improbable d'une imagination enfantine et de celle d'une jeune femme (Kate Byrne/Chloe Hooper) nourrie des polars les plus glauques. L'une des difficultés de traduction rencontrées par l'atelier fut donc celle du mélange des registres dont les animaux font preuve dans leurs répliques. Frisant parfois la caricature d'un anglais digne de Beatrix Potter (*Kitty, my dear, that trifle looks heavenly*, Hooper p. 226), leur parler peut en effet verser dans la vulgarité ou au contraire se parer d'atours poétiques, voire combiner les deux, comme dans la chanson qu'entonnent les cygnes noirs à la fin du roman :

When all little creatures are tucked up in bed,
dozing the sleepy-sweet doze of the dead,
the axe starts snoring and grinding its fang.
The dagger stoned on lullabies quits its harangue.

When you hear the noose yawning it's time for nigh-nigh!
Why, the gun's in its holster, shooting dreams through the sky!
Goodnight little convicts in lands near and far;
spread out your hands to form a star!

Wave twinkle-twinkle from side to side,
you run from sweet slumber but cannot hide!
Sleep tight, stately tiger. Bon nuit, blind old bear.

Mad kookaburra, return to your lair.
Lie down little possums, and dream if you dare.
Gute Nacht to adulteresses everywhere!

(Hooper p. 227)

L'atelier a vite convenu qu'il était impossible à la traduction de ne pas user ici de rythmes et de rimes pour un lecteur français qui, nourri de La Fontaine, ne comprendrait pas que des bêtes ne sachent s'exprimer en vers. Dans le bref temps imparti à notre exercice, il n'était hélas guère envisageable d'aller aussi loin...

Mais plus délicate encore fut la question des noms, propres ou communs, désignant les animaux au long du roman. Dans la petite « brigade du bush » (*the bushland gang*), le nom des équipiers est dicté par celui de leur espèce : *Terence Tiger* est le pompeux enquêteur principal, *Kitty Koala* sa timide assistante ; *Wally Wombat* incarne le sergent grognon, *Warwick Wallaby* joue le profileur extralucide, *Kingsley Kookaburra* est l'inspecteur accro à la bouteille... À l'énoncé de cette liste, on aura compris qu'avant même de traduire le parler de ces bêtes, il nous a fallu tenter de les nommer en français. Comme le remarquait avec justesse Marie-Claire Pasquier en introduisant cette journée, « la question, c'est de savoir quelle langue parle l'homme qui fait parler les bêtes », ce qui renvoie le traducteur à la parole adamique, qui sert avant tout à nommer les animaux (Genèse : 2, 21). On pouvait naturellement s'attendre à ce qu'un texte littéraire aussi ludique que celui-ci ait recours à une logique poétique. L'allitération caractéristique de ces noms propres est relativement aisée à respecter en français, moyennant quelques adaptations qui ont permis à l'atelier de faire preuve d'une belle inventivité : ainsi, *Percy Possum* est devenu « Oscar l'Opossum » (la contrainte supplémentaire consistant à choisir un prénom transposable sans modification de l'anglais au français) tandis que *Missy Pink-Princess* – « la chatte tigrée si sociable qui hantait les hôtels de la péninsule » (Hooper p. 81) – s'est retrouvée parée du charmant sobriquet de « Mamzelle Princesse-de-Parme » ! C'est dans cette veine ludique que s'est aussi imposé le choix de « Kitty la Koalette » pour *Kitty Koala*, soulevant au passage la difficile question du genre des animaux. En effet, les premières phrases du roman présentent sans ambiguïté un couple, rendant nécessaire une identification claire – « Along the cliff the duo travelled, the wind in their fur. Kitty Koala held her breath as she snuggled against Terence Tiger's soft coat. (Hooper p. 9) » – tandis que le contexte d'usage interdit toute autre forme que nom propre + nom commun pour chaque animal².

Alors, Koalette ou Koala ? L'abondance des noms d'animaux réels au long du roman a conduit les participants de l'atelier à s'interroger plus

2. En français, l'introduction d'un article défini entre les deux repose sur l'usage consacré : Michka le petit ours, Maya l'abeille, etc.

généralement sur la meilleure stratégie pour leur traduction³. Fallait-il privilégier le référent ou suivre les suggestions du signifiant ? Sans parler de l'implication de ces noms dans l'intrigue, comme lorsque les petits élèves s'imaginent que si elle vivait sous l'eau « The teacher would be a tortoise — a “taught-us” » (Hooper p. 210)⁴ ! Un passage sur lequel nous avons beaucoup discuté donnera une idée de l'ampleur du problème :

Lyrebirds danced and the wind through their feathers played a lullaby silvery sweet. The red-throated whistler, the grey-crowned babbler, a reed warbler, and golden-headed fantail perched on a branch outside Lucien's window, singing their friend to sleep. [...] A magpie, in tails, offered lavish dishes of dessert and kept each goblet full of lemonade. [...] The noisy friarbird held her tongue and the crimson chat fell silent. (Hooper p. 225-6)

Si l'« oiseau-lyre » évoque la même image de musicalité dans les deux langues, il n'en va pas de même pour tous ses congénères puisqu'une recherche rapide⁵ permet de trouver les traductions suivantes :

<i>red-throated whistler</i>	➔	siffleur à gorge rouge
<i>grey-crowned babbler</i>	➔	pomatostome à calotte grise
<i>reed warbler</i>	➔	rousserolle effarvate
<i>rock warbler</i>	➔	fauvette des rochers
<i>golden-headed fantail</i>	➔	riphidure à collier
<i>noisy friarbird</i>	➔	polochion criard
<i>crimson chat</i>	➔	epthianure tricolore

On voit bien comment en s'engageant sur la piste du référent, la traduction ne peut que perdre les répétitions lexicales et phonétiques si suggestives de l'original. Mis à part le « siffleur à gorge rouge » qui correspond à la description visuelle donnée par l'original, on constate que comme à l'accoutumée, l'anglais est beaucoup plus immédiatement descriptif que le français. *Warbler*, *babbler*, et plus encore *chat*, seront évidemment bavards, alors que « fauvette » ou « rousserolle » ne nous renseignent pas sur ce point⁶, sans parler de « pomatostome » ou d'« epthianure »... Un enfant de six ans pourra visualiser la queue du

3. On notera au passage qu'en contexte tasmanien, Terence Tiger ne pouvait renvoyer qu'au « tigre de Tasmanie », autrement appelé « thylacine ».

4. « La maîtresse serait une truite... parce qu'elle est « ins-truite ». Retour de la question du genre ?

5. Un lien utile pour une telle recherche est le suivant :: <http://www.cites.org/eng/resources/species.html>.

6. Certes, la rousserolle annonce sa couleur plutôt que son chant.

fantail, mais sans doute pas celle du « riphidure » ! Avec sa tête chauve et son plumage noir et blanc, le *friarbird* semble avoir la mise d'un dominicain qu'annonce son nom, tandis que le cacophonique « polochion » paraît avoir fait les frais d'une coquille mal placée⁷... L'auteur exploite bien entendu le potentiel poétique de ces noms d'oiseaux au-delà de la simple désignation, ce qui complique encore un peu plus la tâche du traducteur. Ici, on sourit en lisant *the crimson chat fell silent*, comme si l'oiseau perdait soudain sa raison d'être. Ailleurs, la jeune héroïne du roman mêle taxinomie ornithologique et sensualité érotique :

Our studies related to endangered species. The endangered species' names now sounded like love-talk: come to me my *buff-breasted button quail*, come to me my *crested shrike tit* and do what you do so well. Oh, you're my *helmeted honeyeater*, my big *regent honeyeater*. Yes! My *swift parrot*, my *night parrot*!... (Hooper p. 46)

Breast, tit, button, et même *honey* n'ont aucun mal à faire surgir les fantasmes de la jeune femme, mais pour le traducteur la contrainte du nom bien réel de ces oiseaux australiens rend la tâche malaisée : *turnix à poitrine rousse, falconelle à casque, méliphage casqué* sont loin d'être aussi évocateurs – sans compter le problème de genre qui revient ici en force (*turnix* est masculin, par exemple). Dans une autre scène encore, où la protagoniste se sent menacée et observée alors qu'elle vient d'être victime d'un accident de voiture, Chloe Hooper écrit : « I darted into the bushes and silvereyes fluttered out of my way. » (Hooper p. 79). En français, cet oiseau aux yeux argentés s'appelle, pour le plus grand malheur du traducteur, un... *zostérops à tête blanche* !

À moins qu'il ne s'agisse là de son plus grand bonheur et d'une chance à saisir pour donner au texte traduit l'étrange poésie que peut conférer l'emploi de noms qui ont tout l'air d'être inventés mais sont pourtant bien réels : pris dans une liste, ephthianure, riphidure et pomatostome rivalisent avec effarvante ou polochion, falconelle et méliphage répondent à *turnix* et *zostérops* pour entraîner le lecteur dans un univers onirique non dépourvu de charme, qui correspond d'ailleurs assez bien à la tonalité fantastique des scènes où les animaux ont la parole. Si le polochion existe, alors on ne

7. Pourtant, si l'on en croit Buffon en personne, « Ce mot, en langue des Moluques, signifie baissons-nous [...] Tel est le nom & le cri habituel de cet oiseau ; il le répète sans cesse étant perché sur les plus hautes branches des arbres, & par le sens qu'a ce mot dans la langue Moluquoise, il semble inviter tous les êtres sensibles à l'amour & à la volupté. » Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, Imprimerie Royale, 1770-1783, t.6, p. 477.

s'étonnera pas qu'« une pie en redingote offrait de somptueux desserts, et veillait à ce que la limonade coulât à flots »... C'est finalement cette solution dépaysante qu'a choisie l'atelier, après une discussion riche et animée sur l'ornithologie, vite élargie d'ailleurs à la botanique et plus généralement encore aux occasions où le traducteur est amené à négocier la présence de langages techniques en littérature.

Cet atelier enthousiaste nous aura en tout cas prouvé que si le traducteur doit parfois faire parler les bêtes, les bêtes n'ont pas fini, elles, de faire jaser les traducteurs. Prenant Nabokov au pied de la lettre lorsqu'il dit de la traduction, non sans autodérision, qu'elle est « le cri d'un perroquet, le bavardage d'un singe »⁸, le traducteur aura tôt fait de découvrir qu'à imiter *our dumb friends*, sa langue ne peut que s'enrichir !

8 « What is translation? On a platter/A poet's pale and glaring head./A parrot's screech, a monkey's chatter./And profanation of the dead. » Cité par George Steiner dans *After Babel: Aspects of Language and Translation* (Oxford: Oxford University Press, 1975, 1992), p. 252.